

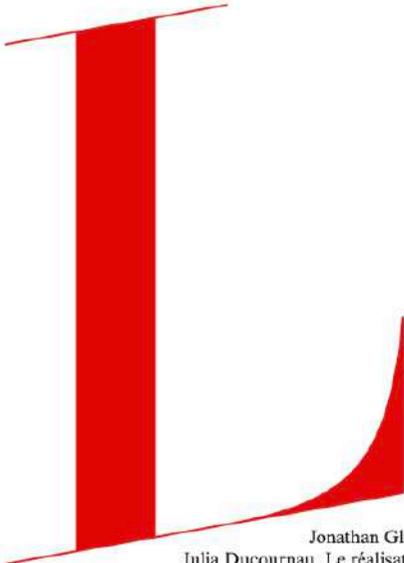
SCÈNES DE LA VIE CONJUGALE



SUR LE SOFA

Le couple photographié dans son salon, à Paris, en juin 2023.

Tout les rassemble et tout les oppose. Couple à la ville et partenaires à l'écran, Justine Triet, Palme d'or 2023, et Arthur Harari, cinéaste et acteur, forment le tandem le plus talentueux du 7^e art français. Norine Raja a tenté de comprendre, avec eux, où se logeaient l'intime et le professionnel. Mais est-ce seulement possible? Photographie Laura Stevens



e Grand Prix est attribué à...

Jonathan Glazer », annonce

Julia Ducournau. Le réalisateur de *Zone Of*

Interest s'avance vers l'estrade du Palais des festivals, ému.

Comme souvent, les scènes les plus intéressantes se déroulent dans la salle. La caméra s'attarde sur le visage diaphane de Justine Triet, seule prétendante encore en lice pour la Palme d'or. La réalisatrice d'*Anatomie d'une chute* se tourne vers son compagnon et co-scénariste Arthur Harari, puis laisse échapper un « Putain ! » de stupéfaction. Elle vient de comprendre : la victoire est imminente. Tout s'enchaîne très vite. Les acclamations, la bise à Jane Fonda, la remise du trophée. Son discours de remerciements se transforme en tirade contre la politique du gouvernement sur la culture et les retraites – suscitant une foule de réactions.

« Je n'arrive toujours pas à réaliser ; chaque matin, je me réveille en état de choc », me confie Justine Triet, trois semaines plus tard. Elle m'accueille un après-midi de juin dans le duplex du 10^e arrondissement de Paris qu'elle partage en famille. En bas, une grande pièce à vivre s'articulant entre le salon et la salle à manger. En haut, la chambre parentale et celles des deux enfants. Justine Triet ressemble à ses films, discrète et pleine d'énergie. Elle appelle sa fille à l'étage, lui demande de s'occuper du chat baptisé Michel Pépin. L'animal n'en fait qu'à sa tête, et se faufile derrière le canapé en velours. Elle retire du frigo l'affiche d'*Anatomie d'une chute* barrée du slogan McDonald's « Venez comme vous êtes ». « C'est génial,



**« LA PALME ?
JE N'ARRIVE
TOUJOURS PAS
À RÉALISER. »**
JUSTINE TRIET

s'enthousiasme-t-elle, mon équipe me l'a offerte à la fin du tournage. » Dans la cuisine, un exemplaire du *Procès* de Franz Kafka est grand ouvert sur la table. La cinéaste sert une tasse de thé, avant d'être rejointe par son compagnon, le réalisateur Arthur Harari. Il s'excuse mille fois de son retard. Il revient d'un rendez-vous capital avec un grand acteur pour son prochain film. L'entretien s'est « très bien passé », souligne-t-il, tout en restant évasif sur l'identité du comédien.

Comment en serait-il autrement ? Justine Triet et lui forment le tandem le plus talentueux du 7^e art français, un véritable « power couple », comme diraient les Anglo-Saxons. En seulement quatre longs-métrages, elle est devenue la figure de proue d'un cinéma d'auteur romanesque et exigeant. Le précepte de François Truffaut guide sa carrière : toujours réaliser un nouveau film contre le précédent. Résultat, des débuts prometteurs avec *La Bataille de Solferino*, un immense succès public avec *Victoria*, une place dans la compétition cannoise avec *Sibyl*. De son côté, Arthur Harari a signé deux longs-métrages d'une ambition folle : *Diamant noir*, brillant polar entre Shakespeare et James Gray, qui offre son plus beau rôle à Niels Schneider. Et *Onoda, 10 000 nuits dans la jungle* sur l'histoire d'un soldat japonais isolé sur une île près de trente ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale. À ce talent évident de metteur en scène, s'ajoute une performance virtuose dans *Le Procès Goldman* de Cédric Kahn, où il enfle la robe d'avocat

de Georges Kiejman, illustre figure du barreau, dans un huis clos tout en intensité. A-t-il pris goût au jeu ? Oui, mais pas au point de devenir comédien à plein temps : « C'est dangereux, dit-il d'un ton grave. Tu deviens le centre de tous les regards. Cela flatte vite l'ego. »

À eux deux, ils incarnent une nouvelle génération, créative et ambitieuse, revendiquant les influences de Jean Eustache comme du cinéma américain. L'esprit collaboratif prime, spontané ou revendiqué. Ils sont partenaires dans l'écriture et dans la vie, s'épaulent en salle de montage comme dans les tracas du quotidien. Leur force ? « Deux cerveaux très différents », répond la réalisatrice. La fusion entre l'esprit instinctif de Justine et la pensée plus structurée d'Arthur. En interview, le contraste entre leur personnalité est frappant. Elle est facilement emportée par un flot de paroles. Elle a le rire facile et une propension au second degré. Lui intervient avec parcimonie, chaque mot semble pesé et passé à la moulinette d'un cerveau en alerte. Comment fonctionnent leur duo ? Le cinéma emporte-t-il tout dans leur vie ? On imagine les contraintes à ➔

PARA ENTREVUE



CHAVIRÉE

« Chaque matin, je me réveille en état de choc. »



BOUILLONNANT

En plus d'avoir coécrit *Anatomie d'une chute*, Arthur Harari joue le rôle principal du *Procès Goldman*.

OLIVIER REYNAUD

→ mêler de si près le professionnel et l'intime. Ils confirment sans détour, en référence à leur dernier projet : « Nous n'aurions jamais imaginé que ce serait aussi compliqué. »

Avant d'avancer en tandem, les deux réalisateurs ont évolué sur des rives opposées. L'improvisation contre l'évidence, le chemin de traverse contre celui (en apparence) tout tracé. Justine Triet a grandi en région parisienne auprès d'une mère aux multiples casquettes – mannequin, correctrice, standardiste, et un père un temps projectionniste au cinéma L'Entrepôt, dans le 14^e arrondissement de Paris. À la maison, on regarde les Cassavetes ou les grands classiques à la télévision. Mais le cinéma reste dans son esprit un territoire inatteignable. D'ailleurs, elle s'oriente vers les Beaux-Arts pour poursuivre une passion précoce pour le dessin. Là naît sa passion pour le montage, au détour d'un cours de vidéo plasticienne. « Je n'ai pas suivi un schéma classique », résume-t-elle. Seule trace de cette vie d'avant, une toile accrochée sur l'un des murs de l'appartement. La peinture d'une fillette joufflue, signée Thomas Lévy-Lasne, ancien étudiant aux Beaux-Arts et scénariste de *Victoria*.

Chez les Harari, le cinéma est une affaire de famille. Le grand-père, Clément, a été metteur en scène de théâtre et apparaît sur grand écran dans une centaine de longs-métrages. Dans la maison de Seine-Saint-Denis conçue par les parents architectes, Arthur dévore la fiction dès le plus jeune âge. À 10 ans, il découvre Humphrey Bogart au cours d'une rétrospective consacrée aux studios Warner Bros. Toute une mythologie s'ouvre à lui : détectives en trench, intrigues tortueuses et esthétique expressionniste. Il bricole aussi des plans en Super 8 avec son frère aîné, Tom, futur directeur de la photographie. Suivent des études de cinéma à l'université de Saint-Denis. En quête de concret, il abandonne le cursus avant la fin.

Séances d'interrogatoires

Étaient-ils destinés à se rencontrer ? Tous deux le reconnaissent : le milieu du cinéma est propice à l'endogamie. « La création, ça bouffe tout, explique-t-elle. Il faut pouvoir partager cet aspect-là. » En 2007, ils se croisent une première fois au Festival de Brive, pépinière de talents. Cette année-là, Justine Triet reçoit une mention du jury pour *Sur place*, une plongée dans le chaos d'une fin de manifestation anti-CPE (Contrat première embauche) de 2006. Double dispositif : la foule de la place d'Italie à Paris est capturée d'une fenêtre, mais aussi de l'intérieur. Journalistes, manifestants et casseurs s'y affrontent sur fond de musique. Arthur Harari, lui, remporte le Prix du Jury pour *La Main sur la gueule*, l'histoire de retrouvailles âpres entre un père et un fils. À l'évocation de ce souvenir, les détails resurgissent. Ils se disent « bonjour » devant le cinéma. Il se souvient qu'elle portait ce jour-là une chemise blanche. Elle est étonnée de la précision

de sa mémoire. Existait-il une admiration réciproque ? « Pas du tout », répond Justine Triet en riant. Arthur Harari renchérit : « Son film me posait problème. Ce n'était que de la poudre aux yeux. » Loin de se vexer, elle acquiesce, comme s'ils avaient déjà eu mille fois cette conversation : « Je trouvais son moyen-métrage prétentieux. » Un an plus tard, elle l'invite à la soirée organisée pour ses 30 ans. « La plus grande fête de Paris », insiste-t-elle sans plus de détails. Là, les versions divergent. La connexion a-t-elle été immédiate ? Il dit que non, elle réplique : « Tu me branchais quand même. » Il reconnaît : « Je lui ai offert le disque d'un groupe de pop brésilien. » Manque de chance, précise-t-elle, elle a « détesté l'album ». Elle enfonce le clou, hilare : « C'était un ratage absolu. » Un an et demi plus tard, elle est enceinte de leur premier enfant.

Justine Triet aime s'entourer d'une bande de fidèles. Elle envisage le cinéma « comme un endroit où l'on peut se retrouver ».

POUR VICTORIA, ELLE LUI FAIT PASSER UN CASTING AVEC VIRGINIE EFIRA. QU'IL RÉUSSIT À MOITIÉ.

Arthur Harari apparaît ainsi en 2008 dans le premier long-métrage de sa compagne, *La Bataille de Solferino*. La fiction raconte les tribulations d'une journaliste (Laetitia Doseh), dont la vie bascule dans le chaos le jour de la présidentielle. Lui est casté dans le rôle du copain « expert en code pénal » de Vincent Macaigne, l'ex-compagnon un brin déséquilibré de l'héroïne. Au milieu de ce couple hystérique, il incarne une figure de juriste fiable et rigide. Pour autant, « pas de passe-droits », avertit la cinéaste. Pour son long-métrage suivant, *Victoria*, elle lui fait passer un casting avec

Virginie Efira. Ils s'en souvient en plaisantant : « Tout d'un coup, tu es sur la sellette ! » Le trouve-t-elle à la hauteur ? À défaut de jouer l'ancien copain de la Belge, il hérite d'un rôle « aussi cool » : dresseur d'un chimpanzé amateur de selfie. Parmi les souvenirs de tournage éparpillés dans leur appartement, il y a ce portrait d'Arthur et du singe, accroché à l'entrée.

Est-il plus facile de travailler avec celui dont on partage le quotidien ? Justine Triet confirme : « Je ne pourrais pas demander 14 000 prises d'un inconnu. » Elle préfère diriger des acteurs sans ego surdimensionné et des proches dévoués à sa cause. Sur les tournages, les discussions sont « cash » et son compagnon n'y coupe pas. Comme lorsqu'il joue un psy dans *Sibyl*, une dramedie existentielle sur une thérapeute obsédée par sa patiente. Un jour, lors de la prise d'un long plan-séquence, Justine Triet s'impatiente. Elle l'accuse de « faire semblant » au lieu d'incarner le personnage. Elle lui reproche la pauvreté de son interprétation et un manque de propositions. Arthur Harari le prend mal et insiste aujourd'hui devant moi : « Elle ne parlerait jamais de cette manière à Virginie Efira ! » Elle réagit : « Mais au final, tu étais très bon. »

Lui aussi est intranquille. Les séquences de montage peuvent tourner à l'interrogatoire : « Pourquoi tu as filmé de cette manière ? C'est quoi ce cadrage ? C'est une blague ? » Au fond, ils le savent : la franchise est aussi une démonstration →

⇒ d'amour. Que valent les petites vexations face à la possibilité d'atteindre l'excellence ? Faudrait-il vraiment se taire et laisser l'autre dans l'erreur ? Pour ses projets, Arthur Harari écrit seul ou avec un complice scénariste, Vincent Pomyro. Mais il consulte toujours sa compagne pour le choix des interprètes. Il le sait, certains ne supportent pas les critiques. C'est la raison pour laquelle il se dérobe parfois quand un copain réalisateur demande son avis sur un film. « Si je ne le sens pas, je n'y vais pas, affirme-t-il, les bras croisés sur la poitrine. Je préfère être lâche à ce moment-là qu'en face de la personne. » Regard rieur, Justine Triet se souvient d'une phrase de Louis Garrel : « Quand il n'aime pas un film, il répond "ça te ressemble". » Elle fait une pause, puis reprend, inquiète : « J'espère qu'il ne me dira jamais ça. »

Le temps volé à l'autre

À la fin des années 2010, Justine Triet est rattrapée par sa passion pour l'univers judiciaire. Jeune adulte, elle passait du temps dans les prétoires et, en grande timide, admirait l'éloquence des avocats. Maintenant, elle veut décorquer la machine. *Victoria* mettait déjà en scène une avocate, mais n'exploitait pas toute la théâtralité du tribunal. Un jour de 2019, elle assiste au procès de Bernard Tapie, poursuivi pour escroquerie dans l'affaire de l'arbitrage du Crédit Lyonnais. Surprise : il n'y a ni rituel solennel ni miracle rhétorique à la

**« POUR LES AMÉRICAINS,
UN FILM FRANÇAIS,
CE SONT DES PERSONNAGES
QUI BOIVENT DU VIN ET
SE CRIENT DESSUS. »**
JUSTINE TRIET

minute. L'ancien homme politique est affalé dans un coin. On s'arrête pour prendre un verre d'eau, on se coupe sans cesse la parole. L'audience se déroule dans une forme de chaos organisé que la réalisatrice affectionne tant. « Pourquoi ne voit-on jamais cela à l'écran ? » s'interroge-t-elle. La salle d'audience, c'est le lieu du grand débâlage de l'intime, de la quête impossible de vérité. Elle esquisse l'histoire d'une romancière allemande, accusée du meurtre de son mari. Une image lui revient, hypnotique, celle d'un corps tombant d'une fenêtre, comme dans le générique de *Mad Men*. Reste à renouveler un imaginaire, à créer du mouvement dans un genre si codifié.

Nous sommes en 2020 et le confinement va tout changer. Arthur Harari s'empresse de finir la post-production d'*Onoda* pour le présenter au Festival de Cannes. Pas de chance, tout est annulé à cause de la crise sanitaire. À défaut de monter les marches, il aide sa compagne dans l'écriture. En pleine pandémie, ils s'exilent dans la maison de la mère de Justine,

située dans le centre de la France. Le cadre : une petite bâtisse. Au programme : deux enfants à gérer – dont l'une est à peine âgée d'un an – et un chef-d'œuvre à inventer. « Tout d'un coup, lance-t-il, tu passes 80 % de ton temps ensemble. » Ils avancent sur le scénario pendant les siestes des petites, partagent des idées en plein dîner. Un jour, dans le jardin, elle l'interroge : « Quelle pourrait-être la matrice du film ? » Restons vague pour ne pas gâcher le plaisir du spectateur. Le long-métrage contient une scène de dispute magistrale où se mêlent le trivial et le profond : la vie sexuelle, l'éducation des enfants ou la question du temps qu'on vole à l'autre. C'est l'un de ces moments charnières dans une relation, un point de non-retour. « Nous voulions raconter la vérité du couple quand ça ne marche plus », indique Arthur Harari. Ils ont mis du temps à écrire cette séquence : ils redoutaient de rendre les personnages détestables ou de surfer sur des motifs trop évidents du cinéma hexagonal. « Dans l'esprit des Américains, souligne Justine Triet, un film français, ce sont des personnages qui boivent du vin et se crient dessus. »

Ressemblent-ils à ce couple d'artistes dysfonctionnels ? Certains dialogues résonnent avec leur vie personnelle. Cette phrase lancée par Sandra à son mari notamment : « Ton orgueil t'explose au cerveau avant d'avoir un embryon d'idée. » Justine Triet l'a entendue, dans un autre contexte, sous une autre variation. Mais l'exercice de l'autofiction ne les intéresse pas. « L'idée, souligne la cinéaste, est de conjurer le sort par

le cinéma. » Comme si la mise en scène d'une situation, d'un conflit empêchait sa réalisation concrète. Elle évoque les écrits de Joan Didion et sa logique de mise à distance. Et d'ajouter, tout en pragmatisme : « Si je racontais ma vie, ce serait tout de suite moins passionnant. »

Quelques pas résonnent à l'étage au-dessus. Liv, 12 ans, dévale les escaliers. « Tu pars déjà ? » lui lance sa mère, de la cuisine. L'ombre de la jeune adolescente file à travers le salon. Tant pis, la litière du chat devra attendre. Après cette collaboration intense, le couple a fait le choix de ne plus travailler ensemble. Chacun veut préserver

son territoire pour mieux se retrouver. « Dès que je me lance dans un nouveau film, souligne Justine Triet, cela injecte de l'air frais. » Et puis les enfants en ont marre de les entendre discuter intrigues et séquenceurs pendant le repas. Ils leur ont pourtant transmis, presque par accident, la passion du cinéma. Dès l'âge de 6 ans déjà, Liv frémissait devant *Les oiseaux* d'Alfred Hitchcock. « J'ai regretté de lui avoir montré, souligne Justine Triet. J'avais oublié que c'était aussi violent. » Elle a aussi joué dans la majorité des films de sa mère. La gamine qui pleure dans *La Bataille de Solferino* ? C'est bien elle. A-t-elle pris goût aux plateaux ? « Je crois qu'elle a aimé l'expérience », répond la réalisatrice d'un ton résigné. Dans un réflexe de protection, elle veut désormais la tenir à distance du cinéma, lui répète à quel point ce milieu est difficile. Pour trouver le modèle parfait, elles n'auraient pourtant pas à chercher très loin. □

Anatomie d'une chute, de Justine Triet (en salle).

Le procès Goldman, de Cédric Kahn (sortie le 27 septembre).

FUSIONNELS

Justine Triet et Arthur Harari vivent et travaillent ensemble depuis quinze ans.



LAURA STROGAS